

BULLETIN
DE
L'INSTITUT ÉGYPTIEN

111

TROISIÈME SÉRIE. — N° 10.

ANNÉE 1899



LE CAIRE
IMPRIMERIE NATIONALE
1900

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF
SUR
L'AGRICULTURE ET L'INDUSTRIE EN ÉGYPTÉ
AU XIX^m^e SIÈCLE

MESSIEURS,

J'avais accepté pour mission, à propos du Centenaire que vous avez si brillamment célébré, de faire revivre, au milieu de vous, le souvenir de ceux qui, spécialement, s'attachèrent aux études agricoles et industrielles parmi les membres de l'Institut d'Égypte et de la Commission des sciences et des arts; de rappeler leurs noms et leurs travaux; et d'indiquer, sans prétendre à la plus lointaine comparaison, la contribution modeste, mais utile, apportée aux mêmes objets par les membres de l'Institut égyptien, résumant ainsi en un rapide exposé cette période de cent ans si particulièrement fructueuse pour l'industrie et l'agriculture égyptiennes. J'ai bien dit, cette période, car la période est une et la fin de ce siècle est soudée à la fin du précédent par un lien puissant dont on ne peut méconnaître les points d'attache, par l'œuvre de Mohammed Ali et de ses successeurs.

J'ai eu beaucoup de noms à prendre dans la brigade savante, sorte d'institut de campagne, d'état-major encyclopédique qui faisait cortège au vaste génie de Bonaparte, et qui contribua si largement à donner à l'expédition de 1798 ce caractère unique d'œuvre utilitaire et féconde qui fait généralement défaut aux entreprises militaires, et qui justifie, à travers les âges, et devant le monde entier, la place si considérable que celle-ci a prise dans l'histoire. Mais, tous ces noms vous sont connus, car ce sont de grands noms que vous avez entendu répéter avec respect et fierté dès votre enfance: en compagnie de ces noms familiers, votre imagination me suivra sans effort, comme si je parlais d'hier, à

travers ces dissertations auxquelles présidait la froide mathématique de Monge, que Bonaparte écoutait avec intérêt et dans lesquelles dominait la voix puissante de Berthollet.

Ces dissertations auxquelles prenaient part tant d'hommes déjà illustres, ou en passe de le devenir, ne nous ont pas été, malheureusement, conservées en détail; mais nous en avons un résumé fidèle et comme un écho dans la *Description de l'Égypte*, et par le nombre et l'étendue des mémoires qui ont pris place dans ce monumental ouvrage, on peut juger facilement de l'intérêt et de l'importance que l'Institut d'Égypte avait, à juste titre, accordé, dans ce pays, à l'agriculture et aux industries qui en découlent directement.

Parmi les membres de l'Institut d'Égypte et les adjoints de la Commission des Sciences et des Arts, vingt-cinq furent désignés pour s'occuper de ces questions. C'étaient, je cite au hasard de la rencontre, Jomard, tout jeune, puisqu'il a pu être plus tard, des nôtres; Boudet, pharmacien en chef de l'armée, Coutelle, Rozière, ingénieur des mines, Malus, le général Andréossy, Berthollet, Descostils, Rouger, Du Bois Aymé, Jollois, Martin, Devilliers, Cécile, Reynier, Delille, Lepère, Conté, Chabrol, Garcin, Caudière, Calle, Bourgent, et enfin Girard, ingénieur en chef des ponts et chaussées. Ils se partagèrent la besogne par catégories, et le pays par régions; chacun prit pour sujet d'étude ce qui rentrait le plus immédiatement dans la sphère de ses connaissances et de ses aptitudes, et tous s'épandirent sur l'Égypte à la suite de l'armée, curieux d'étudier le présent et soucieux de préparer l'avenir. Ils se hâtèrent, et, dans leur ardeur, se firent souvent rappeler à l'ordre par les chefs de corps auxquels ils donnaient de perpétuelles préoccupations, tantôt s'aventurant au delà des avant-postes, tantôt s'attardant et forçant l'arrière-garde à revenir sur ses pas à leur recherche. Bientôt les mémoires affluèrent. Quelques mois suffirent à recueillir les matériaux nécessaires à l'établissement de cet admirable rapport d'ensemble sur l'agriculture, l'industrie et le commerce d'Égypte, dont la rédaction fut plus tard confiée à Girard — monument si complet et d'allure si magistrale qu'après cent ans passés on ne saurait trouver plus, ni mieux, à dire sur le sujet, et qu'il a gardé un caractère frappant, non seulement de vérité, mais d'actualité.

Tout avait été vu, noté, jugé, en Basse, en Moyenne et en Haute Égypte, dans le Fayoum, dans la vallée des lacs Natroun et jusque dans la presqu'île du Sinâï.

On rencontre tout d'abord dans ces mémoires une préoccupation constante de ne rien laisser échapper à l'observation, et de décrire avec une exactitude rigoureuse et une abondance de détails qui, à distance, paraît superflue. Mais, insensiblement, le ton se hausse, l'horizon s'élargit, le débat s'élève; un coin soulevé de l'épais rideau qui cache encore l'antiquité égyptienne nous laisse entrevoir le passé; de cette comparaison la pensée se dégage enhardie, et un rapide éclair, perçant la brume des années, nous fait nettement percevoir ce que l'avenir peut être, ce qu'il sera en réalité.

Vous pensez bien, en effet Messieurs, que si les travaux des savants venus alors en Égypte, n'avaient été que descriptifs, en ce qui concerne l'agriculture et l'industrie telles que les laissent les Mamelouks, ils seraient aujourd'hui d'un très médiocre intérêt rétrospectif, et serviraient seulement à souligner, dans les annales du pays, une phase de dépression misérable.

L'agriculture, à proprement parler, n'existait pour ainsi dire pas, ou du moins n'existait plus. Si, dans la nomenclature des plantes cultivées, nous reconnaissons les noms avec lesquels Markrizi nous a familiarisés et que nous retrouvons encore aujourd'hui, il s'en faut de beaucoup que les surfaces mises en culture, et les rendements, répondent à l'attente d'un économiste et justifient les traditions anciennes. Nous sommes bien loin de l'époque pharaonique, plus loin encore de l'époque des Califes.

On cultive l'orge, les fèves, le blé, le maïs, le sorgho, le lupin, la lentille, le pois-chiche, le riz, le chanvre, le lin, le coton, le colza, la laitue, le sésame, le carthame, le trèfle, le fenu-grec, la gesse, le pois-des-champs, le tabac, la canne à sucre, les oignons, les pastèques, les melons, les roses, la vigne et nombre de plantes potagères; mais à part ce qui se cultive sans peine dans la boue du Nil, après l'inondation, les quantitésensemencées suffisent à peine aux besoins locaux, si restreints qu'ils soient. Telle région n'est cultivée que sur la moitié de son étendue, faute de moyens de culture. Telle autre, sur 10,000 feddans, ne se prête pas à plus de 80 à 100 feddans de culture d'été.

Les méthodes d'arrosage sont aussi insuffisantes que pénibles; la culture de la canne, de l'indigo, couvre des espaces infimes; le chanvre n'est cultivé que pour la préparation du hachich; le lin et le carthame ne sont plantés qu'en bordure de quelques champs; le coton, dans la Basse-Égypte, se fait dans des proportions de jardinage, en Haute-Égypte on le laisse filer en arbre sur lequel, pendant huit ou dix années, on récolte, à chaque saison, quelques gousses, de plus en plus rares, renfermant un produit de moins en moins manufacturier.

D'arbres, il n'en est point question, sauf les dattiers auxquels le fellah donne encore quelques soins.

Le cheptel, tout-à-fait insuffisant, ne se renouvelle pas par l'élevage; les bédouins seuls élèvent des chameaux, des chevaux et des moutons, par tradition pastorale.

Quant à l'outillage il est nul, qu'il s'agisse de la préparation des terres, du battage des récoltes, ou de l'arrosage.

Au point de vue industriel, le tableau n'a pas beaucoup plus de couleur ni de relief. Par ci par là, quelques ingéniosités naïves, quelques traditions d'un archaïsme extraordinaire éveillent la curiosité et motivent l'étonnement; mais en général, l'industrie ne s'exerce que dans des limites très reserrées. Elle se borne, dans les campagnes comme dans les villes, aux arts de première nécessité et à la manipulation de quelques produits du sol, servant à la consommation courante, ou qui font l'objet d'une exportation peu étendue. Cependant, les sources d'industrie étaient nombreuses, et, si minimes que fussent les moyens, l'Égypte était en mesure, pour toutes les choses essentielles, de suffire avec parcimonie à ses faibles besoins et arrivait même à tirer quelques ressources de l'étranger par de petits échanges.

La terre plus ou moins argileuse et sableuse était employée pour les briques crues ou cuites, pour les vases d'usage courant dans le ménage, aussi pour les jarres dans lesquelles on travaillait l'indigo, et pour les pots des roues d'arrosage, surtout à Ballas, Mellawi et Manfalout — à Syout on faisait des fourneaux et de menus objets en terre de pipe — au Caire, la terre trouvée du côté de Hélonan se prêtait à la fabrication des faïences grossières, ustensiles de ménage, plats, pots à confiture, tasses à café — à Ménouf

également on faisait une poterie commune, à couverture bleue obtenue par le natron, le sel et l'oxyde de cuivre.

Le calcaire que l'on trouvait partout, le gypse que l'on rencontrait au sud du Caire, vers Béni-Souef, servaient à la fabrication de la chaux et du plâtre.

Le sable, mélangé au natron, donnait le verre — il y avait des verreries qui fabriquaient des bouteilles, des bocaux, des lampes, des verres spéciaux pour l'éclairage des bains, des vases grossiers pour la fabrication du sel ammoniac. — Encore, ces verreries pour la plupart se contentaient-elles alors de faire, en quelque sorte, de la renaissance, en refondant simplement et indéfiniment, les tessons provenant de la casse.

Le natron était exploité dans la partie occidentale du Delta et donnait lieu à une exportation de quelque valeur, alimentée par la demande des verreries de Venise — il servait aussi pour le dégraissage des peaux, des laines et des soies.

Le salpêtre était tiré un peu partout, par lessivage, des terres des monticules constitués par les ruines amoncelées des villes anciennes; mélangé au charbon spécial que l'on fabriquait avec les tiges de lupin, il donnait de la poudre pour les armes à feu.

Le sel marin était récolté dans l'isthme de Suez, sur les bords des lacs du Delta, extrait des sources salées du Fayoum, faisant concurrence au sel gemme rapporté par les caravanes qui le ramassaient, sur leur parcours, dans les montagnes voisines du Nil.

Les suies provenant de la combustion des déjections animales et des végétaux salés, qui poussent en bordure des lacs et du désert, donnaient, par sublimation, le chlorhydrate d'ammoniaque en pains hémisphériques qui s'exportaient dans le monde entier. C'était à coup sûr la plus grande industrie du pays; on en comptait seize fabriques au Caire, à Boulaq, et dans le Delta, à Mansourah, à Fareskor, à Menouf, et à Damanhour.

Les peaux étaient tannées avec un mélange de sel et de poudre de siliques de mimosa nilotica. On préparait de bons cuirs à rasoirs et pour la sellerie, des maroquins rouges, verts ou jaunes, des parchemins et des peaux en laine.

La laine était filée et tissée presque dans chaque village. Dans la Haute-Égypte, on produisait de grosses étoffes brunes qui ser-

vaient à l'habillement des deux sexes; le Fayoum était renommé pour les châles en laine blanche; en Basse-Égypte, particulièrement dans la région de Samanhoud, on faisait des tissus en lainages fins, très recherchés, le plus souvent teints en noir sur indigo.

Au sud, entre Assouan et Girgeh, le tissage était surtout appliqué au coton, dont la plus grande partie venait de Syrie. Esneh avait la spécialité des étoffes rayées bleu et blanc, que venaient chercher les caravanes du Darfour, de Sennaar et de l'intérieur de l'Afrique; dans la Moyenne et la Basse-Égypte, on utilisait surtout le lin, et, si au Fayoum on ne faisait guère que de grossières toiles d'emballage, ailleurs on savait tisser des toiles fines pour la lingerie, des toiles fortes pour la literie et des produits excellents pour la navigation et pour les campements, qui étaient expédiés en Syrie, et jusqu'à Constantinople, pour lesquels on travaillait d'après des dimensions spéciales. La soie, qui était reçue en coccons de Syrie se prêtait à des tissages de luxe; Mehallet-el-Kébir produisait des soieries d'ameublement, des soieries pour vêtements et des tapis de table brochés or et argent; on y teignait en jaune, en rouge, noir, vert, orangé, bleu de ciel, et bleu foncé. Le Caire fournissait les soies roses et la tréfilerie de métal précieux; Damiette faisait des toiles à bordures de soie de toutes couleurs.

Pour la teinture on fabriquait, dans le pays, l'indigo qui, mal traité, donnait en fécule un rendement très faible; avec les pétales triturés et pilés de la fleur de carthame, on façonnait de petits pains ronds et plats qui s'exportaient par l'Arabie et par Cosséir sous le nom de safran; on récoltait la gaude (réséda Intéola), dans la province de Charkieh, et on en tirait de jolis jaunes.

Les huileries, très primitives, à meule de granit, employaient les graines oléagineuses du lin, de la navette, du carthame, de la laitue, du sésame, et livraient des tourteaux épuisés pour la nourriture du bétail.

La canne à sucre, le plus souvent consommée en vert, alimentait quelques petits moulins, à cylindres en bois, dans la province d'Atfiéh, à Farchout, à Akmin; on y faisait des sucres ferrés et des mélasses de consommation. Le riz subissait, dans le nord du Delta, les manipulations du pilonnage et du décoricage.

Les dattes fournissaient de l'alcool avec lequel on faisait des

liqueurs parfumées avec l'anis récolté à Bardys, dans le Fayoum ; les raisins de cette province donnaient un peu de vin mal fait, le plus souvent aboutissant au vinaigre, que l'on obtenait aussi avec des macérations de dattes et des raisins secs importés de l'archipel grec. Les roses étaient, au Fayoum aussi, distillées, et l'on en tirait de l'eau double et simple et même de l'essence très recherchée en Syrie.

L'alpha dans la Haute-Égypte, les jones dans la Basse-Égypte, alimentaient une fabrication de sparterie commune ou fine, nattes, couffes, maktafs, qui jouait un grand rôle dans le mobilier local et que l'on envoyait en Syrie, dans l'Archipel, à Constantinople.

Les bédouins, en limite du désert, trouvaient des arbrisseaux qu'ils transformaient en charbon.

A Belthym, sur les bords du lac Menzaleh, toute une colonie de pêcheurs fabriquait, avec les poissons, de la boutargue fort appréciée dans la région et que les barques, qui remontaient le Nil, faisaient pénétrer jusqu'au Soudan.

Le chanvre, avons-nous dit, servait de base à la préparation du hachich.

Mais ici, comme pour l'agriculture, il n'y a rien en fait derrière cette très complète et curieuse nomenclature. La plupart des villes, sous le rapport de l'industrie qu'on y exerce, ne sont que de gros villages ; et même, à proprement parler, les mots d'industrie et de fabrique conviennent mal à ces petits ateliers « qui tiennent dans quelques mètres carrés, et où quelques artisans, presque toujours coptes, jamais pressés par la demande, jamais stimulés par la concurrence, exercent un métier qu'ils se transmettent de père en fils, qui ne les enrichit jamais et semble leur assurer seulement la tranquillité et une certaine indépendance, en les faisant accepter dans un milieu où la tolérance n'était pas alors précisément à l'ordre du jour ».

Ce n'est point là un état rudimentaire ; on a fait beaucoup mieux, on a fait beaucoup plus, et, si l'histoire ne le rappelait pas, la dépopulation des villes, dont la moitié des maisons sont inhabitées et tombent en ruine, l'abandon des champs sans cultures, le mauvais état d'entretien des canaux, attesteraient la déchéance et la décrépitude. Girard et ses collaborateurs ne s'y trompent pas ;

cette déchéance, ils en font ressortir les causes qu'ils montrent du doigt : ils lui cherchent un remède, et procèdent à cette enquête avec une ampleur de vues, une élévation de sentiment, une sûreté de doigté, telles qu'on en pouvait attendre d'hommes de leur trempe. Ici on sent qu'ils sont à leur aise, et font vraiment œuvre d'ingénieurs, d'économistes, de savants ; on sent qu'ils travaillent pour la postérité.

La déchéance, « elle est avant tout la résultante de l'absence de deux conditions essentielles : la stabilité de la propriété foncière et la bonne perception des impôts puis du manque de sécurité général sous un gouvernement sans autorité, parce qu'il est sans force, sans prévoyance, parce qu'il est sans lendemain ». On conçoit d'autre part, sans peine, que « dans un pays dans lequel le gouvernement laisse incertaine la jouissance des fortunes particulières, il soit impossible d'exercer avec avantage aucune des industries que le luxe seul peut entretenir là où l'on peut dépenser son surplus avec sécurité ». Quant aux industries d'exportation qui trouvaient autrefois un débouché facile, elles souffrent de la pénurie des moyens de transport depuis l'adoption de la route du Cap de Bonne Espérance « qui a tué le commerce que les Phéniciens d'abord, les Vénitiens ensuite, entretenaient par l'Égypte avec les Indes, tandis que, d'un autre côté, la découverte de l'Amérique attire depuis trois cents ans toute l'attention et tous les efforts de l'ancien monde ».

Le remède, il dérive de la critique avec une précision toute scientifique. L'agriculture a pour elle un sol d'une fertilité exceptionnelle, les conditions de climat sont particulièrement favorables, les travaux des champs sont simplifiés par le Nil, il y a peu d'efforts à faire pour obtenir la récolte. La Commission indique comment les terres pourraient être aménagées, les engrais à utiliser, les rotations qui seraient rationnelles, le système à adopter pour les canaux, les perfectionnements à apporter aux machines d'irrigation pour augmenter de beaucoup les surfaces de culture. « Il faudra procéder aussi à l'établissement de la propriété stable du sol, en divisant au besoin les terres entre tous les fellahs et en appelant, pour les fixer au limon, les bédouins qui s'entendent à l'élevage ». Cette dernière proposition, c'était Desaix qui l'avait

faite, s'autorisant des souvenirs laissés et des résultats obtenus, en Haute-Égypte, par la tribu tunisienne des Haourahs établie quelque temps entre Farchout et Guirguch sous le grand cheik Hamman. Alors on pourra aviser au meilleur emploi de la terre, cultiver les plantes les plus avantageuses, abandonner la recherche du bénéfice relatif, qui exige peu d'avances et ne convient qu'aux pays où les terres sont sans valeur, et poursuivre le bénéfice absolu, plus grand, que donnent des exploitations plus dispendieuses, « car, c'est par l'état de pénurie où se trouvent alors la plupart des cultivateurs égyptiens que l'on peut expliquer pourquoi la canne à sucre est cultivée en si petite quantité, quoique le produit absolu en soit plus grand ». La culture du lin, celle de l'indigo et celle du coton occuperaient aussi avantageusement des cultivateurs capitalistes — il en est de même de la vigne qui vient très bien au Fayoum et dans la Basse-Égypte « où la fabrication du vin, en grand, serait possible avec des gens qui sauraient le faire ».

Au point de vue industriel, il faudra faire plus grand; les préparations du carthame, de l'indigo, du sucre sont étudiées comme devant faire l'objet « des premières manufactures qui prospéreront dans le pays ». La fabrication du savon, par les graines oléagineuses et le natron, est recommandée comme devant être avantageuse et pouvant donner un accroissement d'exportation. La préparation des maroquins est aussi susceptible de se perfectionner et de se développer. Les tissages devront être abandonnés comme ne pouvant lutter avec les manufactures occidentales; « mais il est réservé à la terre d'Égypte de livrer à l'étranger le coton et le lin, et ce sera encore là, la meilleure manière d'exploiter son sol ». Avec quelle désinvolture sont négligées, ou déclassées, la plupart des industries alors vivantes; avec quelle sûreté de coup d'œil sont découvertes et appréciées celles que rien n'indiquait alors, ou ne semblait signaler à l'attention, et qui devaient bientôt faire la fortune du pays! Quel juste pressentiment de l'avenir!

Et dans ce pressentiment, Girard étudie encore l'importance des villes entre elles par rapport aux voies commerciales d'approvisionnement et d'échange qu'elles commandent, soit avec l'intérieur de l'Afrique, par les caravanes de Sennaar, du Darfour, du pays

de Fezzan, des États Barbaresques; soit avec l'Asie, vers la Syrie, l'Arabie et les Indes; soit avec l'Europe, par Venise, Trieste, Ancône, Marseille, l'Archipel et Constantinople. Il fait enfin ressortir combien les relations de l'Égypte avec l'Europe seront avantageuses à la balance de son commerce, amassant ainsi, par avance, toutes les données économiques utiles à la réalisation de son puissant et hypothétique programme.

Voilà, Messieurs, le point capital de l'œuvre; voilà ce qu'il faut savoir trouver dans les travaux spéciaux de l'Institut d'Égypte. et voilà ce qu'il convenait évidemment de rappeler aujourd'hui; car c'est là le grand titre à la renommée, devant l'histoire, à la reconnaissance devant ce pays où nous sommes.

Le programme est tout tracé, rien n'y manque. Vienne maintenant Mohammed Ali; il pourra passer à l'exécution sans hésitation, sans incertitudes; et ce sera pour lui un titre suffisant de gloire que la tâche n'ait pas été au-dessus des forces de son génie, et du talent de ses collaborateurs.

A Mohammed Ali, on doit avant tout, au point de vue auquel je me place, la culture du coton et de la canne à sucre, l'introduction de l'égrenage et des premières fabriques de sucre ou raffineries. Vous savez tous comment Jumel, qui était venu pour diriger des ateliers de tissage, découvrit un jour, dans un jardin du Caire, le coton « qu'il lui fallait », et comment le Grand Pacha sut le lui procurer. La canne à sucre a eu des commencements aussi modestes et aussi intéressants. Quoiqu'il en soit, après Mohammed Ali, l'impulsion était donnée à l'agriculture et à l'industrie qui étaient dès lors lancées dans la bonne voie.

Saïd pacha signe le décret de réunion des deux mers, réalisant une condition essentielle du programme: il faut enlever au Cap, et ramener à l'Égypte, même sous la forme d'un simple transit, le chemin commercial.

Ismaïl pacha achève l'œuvre de Saïd, et complète l'œuvre de Mohammed Ali en donnant tous ses soins à la culture de la canne et du coton, et en tirant l'industrie sucrière de l'ornière où elle était tombée; dans cette partie de sa tâche il est aidé par Alexandre Périer, homme aux vues larges et sûres, industriel de grande envergure, dont je ne pouvais passer le nom sous silence, bien qu'il n'ait point fait partie de notre Compagnie.

Saïd pacha et Jumel nous conduisent à l'Institut égyptien, dont le premier fut fondateur, et dont le second fut membre.

L'Institut égyptien s'est tout d'abord, pour ainsi dire, spécialisé. L'intérêt qui s'attachait à la découverte de Champollion, la venue en Égypte de tant de savants illustres empressés à rechercher sur place les documents, rendus déchiffrables, de l'ancienne Égypte, contribuèrent à le diriger surtout vers l'égyptologie.

Mais, parmi ceux qui n'avaient pas les connaissances spéciales que comportait l'égyptologie, beaucoup acceptèrent la tâche plus modeste de s'occuper de questions agricoles et industrielles. Le chanvre et le lin attirèrent l'attention de Colucci pacha; les blés fournissent un sujet d'étude à Grégoire, Colucci, Ori, Espinassy, Gavillot; Gastinel décrit les insectes nuisibles et indique les moyens de les combattre, puis il étudie les conditions d'acclimatation du café et celles des pavots rouges, en vue de la production de l'opium; Grégoire et de Régné se consacrent à la question des cotons. Les nitrates provoquent d'intéressantes communications de Gastinel, de Ventre pacha, de M. Floyer. M. Sickenberger donne des indications utiles pour l'aménagement des salines de la Basse-Égypte. Figari traite du boisement de l'Égypte et s'adonne à des recherches géologiques et minéralogiques qui font autorité et que continue M. Fourtau dont les travaux rentrent dans mon sujet tout au moins par les phosphates. L'éducation des vers à soie, par Grégoire, de la cochenille nopal, du cactus, par Provin, méritent d'être tirées de l'oubli, comme d'ailleurs le mémoire du colonel d'Arnaud sur la pisciculture. L'alimentation du bétail, les soins à lui donner nous ont valu de remarquables communications de Colucci, de Gastinel, de M. Piot. Le sol égyptien, les engrais qui lui conviennent ont été décrits et analysés, particulièrement par Gastinel et par Ventre pacha, à qui l'on doit, d'autre part, trois notes, très bien faites, sur la fabrication du sucre de cannes. Enfin, des questions d'économie politique ont été très largement traitées par M. Horn, et beaucoup de plantes nouvelles ont été signalées à l'attention des cultivateurs égyptiens par plusieurs de nos collègues.

Ces études sont pour la plupart des monographies très complètes, ou des considérations générales très bien groupées, qui répondent

aux préoccupations du moment : L'Institut égyptien se donne à tâche, comme son prédécesseur, d'aller au devant et de tracer la route. Faut-il dire, Messieurs, que son rôle n'a pas toujours été compris, et qu'en ce qui concerne l'agriculture et l'industrie les meilleures volontés se sont souvent heurtées à une grande apathie, à des traditions difficiles à déraciner? Il n'en demeure pas moins vrai qu'à l'occasion on a trouvé, et on trouvera, dans notre *Bulletin* nombre d'idées et de documents de la plus grande utilité dont pourra faire son profit l'initiative privée qui entre en scène aujourd'hui et à qui incombera la tâche de mener à bonne fin l'œuvre imaginée au commencement du siècle.

Déjà, d'immenses progrès ont été réalisés, et il ne s'agit plus, comme au temps de l'expédition d'Égypte, de chercher un point de comparaison dans l'Égypte de Sésostris, des Grecs, des Romains, ou des Califes. Le pas fait sous Mohammed Ali et ses successeurs est un pas marqué par des pieds de Rois — et voilà que l'initiative privée, très active depuis une vingtaine d'années, vient apporter à l'œuvre les concours multipliés des efforts personnels — La sécurité de la possession, la sécurité de l'hérédité, ont été pour chacun de puissants aiguillons à mieux faire. Il faut aussi, dans cet ordre d'idées, tenir compte d'un nouvel et important facteur : les terres sont de plus en plus recherchées, et leur prix a été singulièrement poussé depuis quelque temps. Ceux qui achètent aujourd'hui, ceux qui reçoivent au taux actuel d'estimation des héritages, deviennent propriétaires à un prix tel qu'il leur faut s'ingénier pour tirer, de leur fortune immobilière, un profit suffisant et en rapport avec le capital immobilisé. Déjà, nous voyons se produire de grands et instructifs exemples; déjà nous voyons, devant la nécessité, disparaître la routine et les traditions d'indifférence.

Tous les égyptiens n'abandonnent plus leurs propriétés à des régisseurs, à des nazirs, à des locataires, pour se borner à en dépenser le produit dans les grandes villes, véritables sangsues de la propriété rurale; beaucoup vivent aujourd'hui en partie sur leurs terres et en règlent de près l'exploitation qui, sous leur surveillance intéressée et paternelle tout à la fois, se perfectionne et se rationalise.

En avant de cette masse d'efforts, grands seulement par le nombre, des cultivateurs hardis, aux reins solides, tracent le sillon et montrent la route, ne reculant ni devant les pratiques coûteuses, ni devant les essais et les innovations, poursuivant ce bénéfice absolu que je définissais tout à l'heure. S. A. le Khédive, les prince Hussein et Ibrahim pacha, d'autres membres de la famille khédiviale, fidèles à la tradition dynastique, S. E. Ryaz pacha, Boghos pacha Nubar, nombre d'autres puissants propriétaires, donnent des exemples qui ne peuvent manquer d'être suivis, tandis que des étrangers attachés au pays, comme M. Beyerlé, MM. Suarès, etc., font la démonstration de ce que peut devenir, dans la vallée du Nil, une terre soumise à une exploitation généreuse et scientifique.

Plus encore que vers l'agriculture, c'est vers l'industrie, que l'initiative privée s'est portée avec ardeur dans ces dernières années. Faut-il vous rappeler, Messieurs, ce que vous pouvez voir chaque jour? les fabrications d'allumettes, de cigarettes, d'huile, d'alcool, de liqueurs, de noir animal, les verreries de bouteilles, les brasseries, le travail des cuirs, qui vont sans cesse se développant dans les villes du Caire et d'Alexandrie, la poterie qui s'essaie dans les villages où prospèrent déjà les savonneries? faut-il vous rappeler tous ces ateliers d'égrenage de coton, ces briquetteries, ces cimenteries, ces moulins à farine, ces distributions d'eau pour l'arrosage? Faut-il vous dire comment ont progressé les sucreries, les raffineries dont les derniers types frappent d'étonnement les voyageurs qui remontent le Nil? Il me suffira de mettre sous vos yeux les quelques chiffres suivants :

Entre Assouan et la Méditerranée, les fellahs cultivent aujourd'hui 5,000,000 de feddans, qu'ils contraignent, par double culture, à porter la récolte de 7,000.000 de feddans; encore demandent-ils aux deux cinquièmes de servir annuellement aux cultures d'été dans lesquelles le coton occupe 1,145,000 et la canne plus de 100,000 feddans — on ne perd plus un pouce de terrain; ici on refoule la mer pour rendre à la culture les fonds desséchés des lacs; ici c'est le désert qui recule devant les arrosages savants; là c'est le sable lui-même que l'on utilise en lui confiant la précieuse graine des arachides.

Aussi, l'Égypte qui n'avait pas d'exportation en 1798, qui de-

mandait alors à l'étranger le coton et le sucre, est-elle en 1898 dans des conditions bien différentes. Cette année, rien qu'en produits du sol, après avoir fourni à la consommation de près de 10,000,000 d'habitants, elle a exporté, par l'admirable port commercial qu'est devenue Alexandrie, depuis la reprise de la route de l'Extrême-Orient par Suez, un poids de 919,817 tonnes de marchandises, vendues dans le pays même, pour une valeur de 330,000,000 de francs; tonnage qui correspond à un fret moyen de 10,000,000 de francs et a fait rentrer d'Europe près de 370,000,000 de numéraire.

Et, cette situation prospère, brillante même, a pour point de départ l'état lamentable que je vous ai décrit, pour raison et pour seul point d'appui, les travaux de quelques savants français venus ici, au commencement du siècle. L'histoire la plus documentée, la plus méticuleuse, ne pourrait établir autrement les faits.

Ne vous apparaît-il pas, dès lors, combien la contribution scientifique vaut mieux pour la gloire d'un peuple que la contribution des armées? Elle assure, du moins, des conquêtes qu'on ne peut plus disputer.

La contribution des armées! Ces mots semblent tout d'abord n'être pas à leur place dans une étude qui ne passe en revue que l'agriculture et l'industrie; et pourtant, ils ne sont pas venus au hasard sous ma plume: après avoir loué sans réserve un état de choses évidemment louable, il me vient un doute et je me demande si nous connaissons bien les bases sur lesquelles se peut édifier la fortune permanente, indiscutable d'un pays.

Toutes les médailles que l'homme frappe ont des revers, et les arts de la guerre sont intimement liés aux arts de la paix par une loi économique inexorable et fatale.

L'agriculture et l'industrie sont amenées à suivre, là où elles naissent, un développement constant, sous peine de déchéance. Quand un peuple a passé la période médiocre, mais heureuse, pendant laquelle il se suffit à lui-même, il est condamné à ne pas s'arrêter. La concurrence s'établit, il faut lutter, il faut faire plus grand, il faut produire davantage; le cercle des relations s'élargit, les frais de transport augmentent, il faut faire plus grand, il faut produire davantage; la demande se restreint, les prix s'avilissent, il faut faire plus grand, il faut faire davantage; véritable forçat de

la fortune, rivé par l'or à cette tâche de Sisyphe sans cesse renaissante ! Mais les marchandises s'accumulent, elles s'entassent dans les entrepôts ; au travers de ces amoncellements le chômage se glisse avec son cortège de misères et de haines, les ouvriers souffrent, ils ont faim, il faut coûte que coûte, de gré ou de force, ouvrir de nouveaux débouchés..... C'est alors que les arts de la paix s'appuient, de leur main amaigrie, sur les arts de la guerre.

Ce n'est point là une idée personnelle, bien des économistes de métier la mettent à l'ordre du jour à propos de la conférence sur le désarmement ; ce n'est point là non plus une idée neuve, écoutez plutôt la conclusion du rapport de Girard ; ici, je cite textuellement : « Un nouvel ordre de choses se prépare. Quelles que soient les destinées futures du continent américain, il offrira longtemps encore un champ immense aux spéculations des Européens. Mais, quand il y aura des colonies à fonder, il faudra les porter ailleurs, et là, probablement, où l'on aurait été dans le XV^{me} siècle, si, à cette époque, et depuis, l'Amérique n'eut point fixé presque exclusivement l'attention du monde civilisé. La mémorable découverte de Christophe Colomb, le plus grand des événements, peut-être, dont l'histoire des hommes fasse mention, a reculé, jusqu'à nos jours, le moment où doivent s'établir, entre les peuples du Levant et ceux de l'Occident de l'Europe, des relations qui feront peu à peu disparaître les différences de leurs mœurs et de leurs habitudes. Le XIX^{me} siècle nous retrouve, sous ce rapport, au même point où nous laissa le siècle de Léon X. C'est de ce point que nous allons partir. La civilisation va pénétrer en Orient, par cela seul que les nations européennes pourront en faire pendant quelque temps le théâtre de leurs guerres ».

Cela se disait, Messieurs, il y a cent ans, tout près d'ici, dans une de ces séances auxquelles présidait la froide mathématique de Monge et auxquelles assidûment Bonaparte assistait. Ne vous avais-je pas dit que je vous parlerais comme d'hier?... Je m'arrête, car il me semble que je parle d'aujourd'hui.

J. GAY-LUSSAC.

Caire, le 3 février 1898.
